

Norbert ELIAS

❧ La Civilisation des Mœurs ❧

Norbert ELIAS, né en Allemagne (1897 – 1990) est un sociologue atypique. Il a d'abord entamé des études de médecine (pratique des “ sciences dures ”) et de philosophie avant de se tourner vers la sociologie. Il fuit l'Allemagne nazie, va en France, puis s'installe en Grande Bretagne.

Son œuvre est ancienne, il commence à écrire en 1930 mais ne sera reconnu que dans les années 1970, sa pensée devenant très influente. Comme bibliographie, on peut citer “ Sport et société ”, “ Mozart, sociologie d'un génie ”, “ la société des individus ” ou encore “ Engagement et distanciation ”.

“ La civilisation des mœurs ” correspond à la traduction d'une première partie de “ Uber den Process der Zivilization ”, ouvrage rédigé à Londres entre 1937 et 1939.

La sociologie d'Elias reprend beaucoup de l'héritage des fondateurs de la sociologie que sont Durkheim, Weber et Marx. Il intègre leurs analyses dans sa propre sociologie.

La première partie de l'ouvrage porte sur l'antithèse culture / civilisation ; opposant la conception allemande particulariste à la conception française universaliste.

Elias commence donc par souligner les différences d'usages des termes de “ culture ” et de “ civilisation ” qui existent entre l'Allemagne et la France. En Allemagne, tout d'abord, le terme de culture est lié au sentiment d'orgueil national ; il désigne les réalisations intellectuelles ou artistiques, et il s'oppose au terme de civilisation qui désigne surtout un comportement. En France, la culture comme la civilisation renvoie à un processus qui concerne l'humanité entière engagée sur la voie de la civilisation, et non aux réalisations d'un seul pays.

Pour être plus précis, l'antithèse culture / civilisation allemande (datant de la fin du XVIII^{ème} siècle) est à rapprocher à l'opposition existant entre l'intelligentsia de la classe moyenne et la société de cour. La classe moyenne est complètement exclue du pouvoir et des prises de décisions politiques, mais elle rêve de créer une unité allemande autour d'elle. La noblesse quant à elle n'est pas unifiée, et elle est fortement imprégnée de la culture française (il est de bon ton de parler et de lire le français, délaisse l'allemand).

Les intellectuels de la classe moyenne allemande vont mettre alors en avant les propres qualités qu'ils s'attribuent : sérieux, rigueur, vertu, un sentiment national. Ces

qualités se retrouvent dans les réalisations artistiques, littéraires ou scientifiques. Les œuvres de Kant, de Goethe définissent ce qui est vraiment allemand. C'est ce qui donnera la notion de culture ; notion plutôt limitative qui met l'accent sur les différences nationales, sur la spécificité des groupes. Dans le même temps, ils vont dénigrer ce qui est propre à l'aristocratie ; la superficialité, le cérémonial et les bonnes manières qui ne sont que des artifices ; la civilisation de la cour, incarnée par le règne de Frédéric II.

Petit à petit, les caractères que s'attribuait la bourgeoisie vont devenir les traits considérés comme allemand ; alors que les défauts attribués à l'aristocratie seront considérés comme propres aux autres pays européens, et surtout comme français.

La situation française est très différente, car il n'y a pas de séparation absolue, et donc pas de différences notables entre les mœurs de la bourgeoisie et ceux de l'aristocratie. Ainsi quand la bourgeoisie arrive au pouvoir, elle ne cherche pas à révolutionner les mentalités, simplement à les modifier pour que la civilisation devienne authentique. Elle reprend donc les modèles de cour, qu'elle avait déjà adopté dans l'unique but de les perfectionner. La notion de civilisation française contient à la fois une idée d'opposition à la barbarie et une idée de processus, de progrès à accomplir. C'est une notion à visée universaliste qui met l'accent sur ce qui devrait être commun à tous les hommes.

Après avoir posé cela, Elias s'intéresse surtout à une période antérieure à celle de l'émergence des notions de culture et de civilisation, où la logique est identique. En effet, la civilité a aussi servi d'assise aux classes dominantes européennes.

La notion de civilité apparaît dans l'ouvrage d'Erasmus, philosophe néerlandais, "De civilitate morum peritium" paru en 1530. La civilité remplace alors la notion de courtoisie en vigueur au Moyen Âge. C'est à partir de cet ouvrage d'Erasmus que la notion de civilité deviendra l'expression et le symbole d'une réalité sociale européenne : la société de cour. Cette nouvelle relation sociale opère un changement de la classe dominante, cette société de cour remplace progressivement la noblesse guerrière féodale, du fait d'un changement des normes de comportement. Ainsi à partir de la Renaissance, la pression sociale qui s'exerce, et l'importance des convenances pour s'attirer les faveurs du roi augmentent

C'est à partir du traité d'Erasmus, mais aussi sur d'autres traités de civilités qu'Elias cherche à examiner les changements des comportements autorisés au sein de la classe dominante. Ces traités sont destinés aux jeunes aristocrates, mais aussi à la noblesse de province et à la bourgeoisie, pour leur apprendre le comportement en vigueur à la cour du roi.

Ces différents traités mettent en lumière l'existence d'un mouvement extrêmement rapide de civilisation, dans des domaines comme les manières de tables, les fonctions naturelles, les relations sexuelles, la manière de dormir. Ces normes se mettent en place surtout entre le XVI^{ième} et le XVIII^{ième} (ce dernier ne se démarque que par de simples variantes, plus que des réelles évolutions). La progression de la société tout entière est entraînée par un mécanisme de diffusion qui tend à faire disparaître les distinctions entre aristocratie et bourgeoisie. Et, pour Elias, cela ne

modifie pas seulement les bonnes manières mais aussi les comportements et la sensibilité de l'être humain.

La justification de ces normes nouvelles ne trouve pas sa source dans les progrès technologiques, ou dans l'hygiène, mais dans la pudeur, dans un sentiment de gêne, de honte. Le fait de cracher était considéré comme naturel, sain et même nécessaire ; cela devient choquant, et le besoin de cracher va de lui-même s'estomper. Ainsi on peut établir qu'une partie des sentiments intimes et des besoins naturels sont en réalité sociaux.

Ces changements de comportement vont dans le sens d'une dissimulation des pulsions, de notre animalité ; ainsi que la création d'une sphère privée dans laquelle ces pulsions pourront être satisfaites. La civilisation correspond alors à l'intériorisation des pulsions et des affects, c'est un processus par lequel l'homme devient son propre geôlier. La sphère privée correspond à l'intimité, qui recueille progressivement tout ce qui touche au corps. Une barrière va s'élever entre les hommes dans le but de limiter les contacts entre les personnes : c'est l'invention de la fourchette, des vêtements pour dormir, les relations sexuelles deviennent tabou surtout en présence d'enfants.

C'est, pour Elias, la période où apparaît le clivage Moi / Surmoi, entre un inconscient refoulé et une garantie des conduites sociales.

Cela amène Elias à s'intéresser à la manière dont les individus ont intériorisé ces normes. Il y a pour lui 2 périodes :

- D'abord, ces règles sont respectées sous la pression d'un contrôle social. On agit ainsi par égard pour autrui, et principalement envers celui qui a un rang supérieur au notre ; notamment le roi.
- Par la suite, ces normes sont intégrées dans nos comportements, et on les applique non pas sous l'effet d'une contrainte mais car on les considère comme normales (mettre sa main devant sa bouche lors d'éternuements même si l'on est seul...).

Il y a ainsi une universalité des valeurs qui correspond, pour Elias, à l'accession de la bourgeoisie au pouvoir.

On voit ainsi comment, dans cette seconde période, après une intériorisation des normes, on les applique en toutes circonstances. Cette nécessité sociale est devenue individuelle. Et cela s'applique à chaque individu, quelle que soit sa condition sociale. L'histoire d'une société se reflète dans l'histoire interne de chaque individu. Elias remarque ainsi que chaque enfant commence d'abord par appliquer les normes sous l'effet de la pression qu'exercent ses parents, ses proches, avant de l'appliquer par un autocontrôle, par un habitus qui le pousse à considérer son comportement comme normal une fois qu'il a grandi.

On peut citer quelques exemples des "instruments de civilisation" présenté par Elias.

Erasme chap. 4 : " c'est d'un paysan que de plonger les doigts dans la sauce. On prend ce qu'on désire avec le couteau ou la fourchette sans fouiller dans le plat tout entier... mais en s'emparant du morceau le plus près de soi ”.

La fourchette s'impose progressivement à partir du XVI^{ième}s, ce n'est pas d'abord un outil technique ; son usage étant fixé par tâtonnements, par l'influence des coutumes sociales.

Erasmus chap. 12 : “ quand tu te déshabille ou te lève, pense à la pudeur, prends garde de ne rien présenter aux yeux d'autrui de ce que les mœurs et la nature ont voulu cacher ”.

Le sommeil devient une affaire intime, qui s'accomplit dans un lit voire une chambre individuelle (et non plus des grandes chambrées où tous dormaient ensembles) et avec des vêtements spécialement prévus pour cette fonction.

Autre exemple avec les comportements violents des guerriers médiévaux. Pour eux, le pillage, le meurtre et autres, sont une source de plaisir légitime et incarne le modèle de vie des chevaliers. La pacification intervient avec la montée en puissance du pouvoir central ; le roi étendant son autorité sur tout le royaume, supprimant ainsi celles des seigneuries, et désarme les seigneurs en les appelant à lui.

“La civilisation des mœurs” a eu un certain succès à sa parution en 1974, mais pas sur le plan sociologique. En effet, cet ouvrage profite de l'intérêt grandissant pour les ouvrages historiques du grand public. A cela va s'ajouter un enthousiasme de la part d'historiens français qui feront ainsi connaître l'ouvrage, et amèneront des traductions pour l'Italie et les USA. De plus, “la civilisation des mœurs” devient un ouvrage de référence en entrant dans le programme de l'agrégation d'histoire de 1975.

Avec ce livre, Elias apporte une caution à la nouvelle histoire, celle des mentalités qui ; face à l'histoire traditionnelle, plutôt événementielle ; met en relation les structures sociales, politiques et affectives.

Ce sont les historiens qui ont fait entrer Elias dans les sciences sociales, alors que la sociologie a mis plus de temps à assimiler son approche et ses apports.

Pour Elias, l'histoire et la sociologie sont en rapport l'une avec l'autre. En effet, on ne peut comprendre et expliquer le présent sans s'attacher à l'analyse du passé. Pour lui, l'actualité s'inscrit dans la longue durée. C'est ce qu'il précise dans la préface de “La société de cour” :

“ La manière dont certains historiens conçoivent leur démarche laisserait à penser que leur travail porte exclusivement sur des individus, et même le plus souvent sur des individus hors de toute formation, sur des hommes qui, d'une manière ou d'une autre, seraient totalement indépendants des autres. La manière dont certains sociologues conçoivent leur démarche laisserait à penser que leur travail porte exclusivement sur des formations, et sur des formations sans individus, sur des sociétés ou des systèmes qui, d'une manière ou d'une autre, seraient totalement indépendants de l'individu humain. Ces deux conceptions sont aussi erronées l'une que l'autre. A l'observation plus approfondie, on s'aperçoit que ces deux disciplines axent leur attention sur des niveaux ou des couches différents d'un seul et même processus évènementiel.”